

ART ET ESPACE PUBLIC, POINTS DE VUE DE L'ŒUF ET DE LA POULE

Pierre Sauvageot

Compositeur, Pierre Sauvageot a choisi de faire de la Ville le texte, le contexte et le prétexte de son travail. Les villes sont ses lieux de prédilection, les passants ses auditeurs privilégiés. Reprenant la question des relations entre art et espace public, il nous parle ici de la trace que laisse toute intervention dans l'espace public, que l'on puisse en apprécier l'impact ou non, mais aussi les modifications du statut de la création dès qu'elle sort des espaces dédiés pour se confronter à un contexte réel.

ULVERSTON, ANGLETERRE, 3 JUIN 2011

Une campagne anglaise, surplombant la baie de Morecambe. De l'herbe, du vent, des moutons, des farmers, des promeneurs de chiens armés de ramasse-crottes, des routes où il est difficile de se croiser. Un immense jardin public en bord de mer.

Deux jours plus tard, une ligne de crête de 70 mètres constellée de 50 bambous verticaux transformés en autant de flûtes naturelles. Deux cordes tendues de 80 mètres qui font résonner de grandes soucoupes volantes où l'oreille doit se glisser. Un hexagone de 24 violoncelles entourant autant de chaises longues. Un labyrinthe de 30 épouvantails balinais, petits moulins à musique utilisés pour chasser les oiseaux. 1 km de parcours musical éolien, une symphonie en perpétuelle modification, une heure de parcours musical avec ses mouvements métriques et rythmiques successifs jusqu'au final et à sa coda, un *Champ harmonique* en somme.

Comme toujours, deux perceptions contradictoires des spectateurs/riverains : une très grande majorité exprimant un plaisir extraordinaire de la métamorphose temporaire d'un lieu qu'ils connaissent par cœur et dont les usages sont habituellement codi-

fiés au cordeau ; et un nombre anecdotique de protestations de la part de ceux qui ne veulent en aucun cas que l'ordre des choses, où ils ont conquis pour eux-mêmes un petit territoire, soit modifié en quoi que ce soit, même quelques jours.

Parmi les multiples retours des auditeurs/riverains, deux d'entre eux éclairent particulièrement la question évoquée : « Je me promène ici chaque week-end, et ce lieu dont je connais chaque détail, ne sera plus jamais le même ; son paysage sonore et visuel reviendra à son état précédent mais pour moi il sera toujours marqué par cette œuvre, même temporaire ».

Ou encore : « Je me promène ici chaque week-end, et j'en connais chaque détail. Quand j'ai découvert votre œuvre, j'ai eu le sentiment qu'elle avait toujours été là, que surgissait quelque chose de nouveau mais qui était latent et qui ne demandait qu'à apparaître ».

CONTEXTUEL

Cet exemple personnel récent, choisi parmi les milliers que vivent les spectateurs de tous les projets artistiques de l'espace public, donne un début de réponse à la question posée par cet article, et montre comment un lieu dont la destination est généralement

ouverte et multiple se transfigure en accueillant une œuvre artistique.

Tout projet artistique placé en espace public, ou espace non-dédié, entretient un dialogue – maîtrisé ou non – avec son contexte, ce qui a permis à Paul Ardenne d'explorer la notion



L'« Je ne descends pas ? », performances pour escaliers. Small is beautiful, octobre 2010, Marseille – Lieux publics © Vincent Lucas



d'art contextuel. La notion de dialogue est fondamentale car, si chaque espace public peut accueillir les formes les plus diverses, un acte artistique n'est pertinent que s'il résonne avec son contexte, s'il en fait apparaître des aspects inconnus ou peu visibles, s'il nous le fait redécouvrir. Comme dans le cinéma du réel où des « personnages banals » deviennent passionnants malgré (ou grâce) à leur banalité, l'acte artistique contextuel magnifie forcément son espace de représentation qui devient intéressant simplement parce qu'on s'y intéresse.

TRACES

Le plus étonnant est peut-être que chacun de ces projets éphémères laisse une trace durable. Les Champs-Élysées, artère peu attirante coincée entre frime, fringue et fringale, ne sont plus les mêmes depuis que Jean-Paul Goude les a métamorphosés le temps d'un 14 juillet de bicentenaire. Le port du Havre résonne encore des pas des Géants du Royal de Luxe. La cité de la Castellane de Marseille porte les stigmates de la Rolls du Palace à Loyer Modéré (PLM) d'ilotopie.

Cette notion de trace se perpétue dans le temps. Si on prend l'exemple du PLM, très peu de gens ont réellement vu l'acte artistique. Mais l'image symbolique – une Rolls pour emmener des enfants de la cité la plus pauvre des quartiers Nord à l'école – est tellement forte qu'elle devient plus importante que l'acte lui-même. Même éphémères, les actes artistiques redonnent un sens, une fonction, une poétique à un espace urbain dont les concepteurs ont tout d'abord mis en avant la fonction sociale de base – dormir, manger, boire, circuler, acheter.

Mais comment mesurer l'impact de cette trace ? En quelle unité de mesure ? En satisfaction citoyenne/heure ? En baisse de la criminalité provoquée par un rendez-vous porteur du tartalacrémissime « vivre ensemble » ? En réussite scolaire des enfants dont la curiosité aurait été éveillée à cette occasion ? Le discours de l'art dans l'espace public a vite fait de tomber dans l'incantatoire, de vouloir à toute force mettre en avant une fonction sociale – cohésion sociale, vivre ensemble – pour justi-

“Si chaque espace public peut accueillir les formes les plus diverses, un acte artistique n'est pertinent que s'il résonne avec son contexte, s'il en fait apparaître des aspects inconnus ou peu visibles”

fier le financement public, au point de perdre la force d'un acte gratuit, dans tous les sens du terme, un geste poétique d'un artiste parlant à ses contemporains.

Avant de toujours mettre en avant la capacité de l'art de modifier notre regard sur l'espace public, il ne faut jamais perdre la force symbolique, voire politique, d'un acte absolument nécessaire et possiblement « inutile ».

INVERSION DE TENDANCE

En revanche, partant du postulat qu'une question insoluble peut s'éclairer en la retournant, on pourra mieux mesurer l'extrême importance pour la création de sortir de son vase clos, de ses cathédrales, de ses publics conquis d'avance, et se frotter à la ville, à ses espaces utilisés aussi par d'autres, à ses passants partagés entre le plaisir et l'agacement, à ses citoyens qui n'ont pas forcément les clés de compréhension des écritures contemporaines. Et de fouiller la question : « Comment l'espace public transforme-t-il notre regard sur l'art ? »

Car, dans la relation complexe entre art et espace public, s'il est délicat de savoir ce que l'art modifie, on voit clairement comment lui-même est modifié.

Pour l'artiste qui y a goûté, sortir de « l'art pour l'art » est un changement radical. Ne plus être centré sur la technique artistique, sur le souci du regard de la critique ou de ses pairs, mais réussir à casser les codes, à dépasser les frontières établies entre art savant et art populaire, entre œuvres et divertissements, entre tradition et contemporanéité.

Être un artiste « contemporain » et ne s'adresser qu'à une poignée de ses contemporains est un paradoxe d'aujourd'hui qui devrait être dépassé. Et la solution ne réside pas en une course à la vulgarité et à l'audimat qui font immédiatement perdre tout



ZEVS, Reminiscences, Small is beautiful, octobre 2010, Marseille – Lieux publics © Vincent Lucas

contenu à un acte de création. Mais, en griffant les lieux communs, en créant des œuvres contextuelles qui jouent avec le préexistant, on sort immédiatement des classifications dont le monde artistique est si friand.

Revenons à Ulverston et à son *Champ harmonique*. Est-on en train d'écouter l'œuvre d'un compositeur estampillé ou bien s'agit-il d'une promenade champêtre et décorative ? Sommes-nous au Musée ou au pique-nique du dimanche ? L'impossibilité de répondre clairement à ces interrogations crée un espace de liberté rare. Le public n'est pas sommé de s'extasier à tout propos, n'est pas en situation d'analyser l'acte avec une grille préétablie qui lui permettrait de le ranger dans une case esthétique, et chaque spectateur-auditeur se retrouve dans une situation où il n'est pas guidé vers une appréciation liée à ce qu'il (croit) pense(r) de l'art, de sa place, de son utilité sociale. L'art avance mieux masqué qu'accompagné par une foultitude de bons sentiments et une armée de commentateurs zélés. « Pour vivre heureux vivons cachés » dit la sentence, qu'on paraphrasera en « pour créer heureux, créons cachés » :

l'étiquette « création » qui peut s'avérer plus repoussante qu'attirante.

Pour rajouter une dimension à la sempiternelle question des rapports entre œuvre artistique et espace public, on pourra se demander si ce n'est l'œuvre et l'acte artistique qui « font » l'espace public. Un espace commun, que chacun voit et utilise à sa manière, ne le devient vraiment que s'il prend un sens. Sa lecture par un artiste, même si elle déplaît, le transforme réellement en espace partagé, fait naître une légende, une histoire, des récits qui se propagent, une mythologie. Devenu le lieu où il s'est passé quelque chose, il sort de son anonymat pour devenir réellement un espace public.

Pierre Sauvageot

Compositeur, directeur de Lieux publics,
Centre national de création, Marseille
www.lieuxpublics.fr